

CULTURE ZERO N°2

INVESTIGUER
LE BEAU

NOV 2018



POURQUOI PAYER

AU PROGRAMME

P2. P, 2018, Techniques Mixtes
Par Guillaume Lambot - Illustration : Ben Hendlidsz

P4. AFRO : Le Cheveu Politique
Par Elsa Nouvet - Illustration : Thomas Diot

P7. Le Beau, Une Question De Classe ?
Par Maëlig Feron

P10. La Story De Pana : «Il ne reste plus autour de nos tombes
que la beauté de la nature, le silence et la pureté de l'air»
Par Panagiotis Giannakakis

P14. Balance The Universe : Le Jeu !
Par Panagiotis Giannakakis

P15. Dignité Toi-Même !
Par Anne Lowenthal

P17. Enquête sur le Beau : S'épamourir et S'enfooteiller
Texte et images par David Trembla - Traduction des parties en espagnol par A.Lowenthal

P20. À Lire sur le Web : David Trembla, Déclaration d'Artiste
Par David Trembla

Merci à **Ben Hendlidsz** et **Thomas Diot** pour les images qui accompagnent les articles
de ce numéro et à **Zephyr** pour les collages de couvertures et ceux disséminés
entre ces pages !

Allez découvrir et suivre leurs travaux ici :

<https://www.instagram.com/benhendlidsz/>

https://www.instagram.com/thomas_diot_illustration/

<https://www.instagram.com/zephyrbxl/>

EDITO

CULTURE ZERO N°2

Chers lecteurs et lectrices, bienvenue dans les pages de ce nouveau numéro de Culture Zero, le magazine citoyen de l'ARC asbl.

Pour rappel, ce magazine est réalisé de manière collaborative, du choix de la thématique au produit fini. L'équipe se réunit mensuellement pour avancer et créer des contenus en tenant compte des compétences de chacun. L'objectif est de permettre à tout un chacun de s'exprimer, de s'interroger, de partager un point de vue sur des sujets de société divers et variés.

Pour cette 2ème édition, nous avons choisi d'Investiguer le beau. Le beau, un vaste sujet dont les multiples facettes se reflètent, qu'on le veuille ou non, dans nos quotidiens. Chaque membre de l'équipe a exploré la question à sa manière : rapport à l'art, rapport au corps, beauté de la nature, souvenirs et impressions ... Ce qui nous donne un magazine aux teintes et aux angles variés que nous vous invitons à découvrir sans plus attendre dans les pages qui suivent.

Mais avant, n'oubliez pas que ce magazine est enrichi de contenus multimédias (musique, vidéo, jeux, ...) qui accompagneront votre lecture. Ceux-ci sont signalés par des codes qu'il vous suffit d'encoder dans la barre de recherche de notre site internet www.culturezero.be.

Pour terminer, sachez que nous cherchons toujours à agrandir notre équipe et à développer notre magazine ! Alors, si vous souhaitez écrire, illustrer, réaliser des reportages photos ou avez d'autres idées/compétences que vous voulez partager dans les pages de Culture Zero n'hésitez pas à nous contacter par mail à l'adresse info@culturezero.be. Nous vous accueillerons avec plaisir pour le troisième numéro, dont l'élaboration commencera en janvier 2019.

En espérant vous retrouver bientôt parmi nous, nous vous souhaitons une bonne lecture,

L'équipe Culture Zero,

ANNE, ELSA, GREG,
MAËLIG, THOMAS, PANA, DAVID,
Guillaume



Septembre à Bruxelles c'est avant tout la grande messe pour les amateurs de belles choses. C'est la période de l'année où toutes les galeries bruxelloises entament le début de leur programmation. Une saison heureuse pour les artistes et les collectionneurs qui se clôturera dans la même période que les écoles d'art; à la fin du mois de juin.

Le beau est partout disséminé dans l'univers, dans le chant d'un oiseau, dans la lumière de l'aube, dans les amours sublimes... Pour moi le beau fut d'abord et surtout une expérience esthétique appréhendée à l'occasion de mes études. Jeune et sans goût particulier pour les études universitaires qui mèneraient mes stériles ambitions vers de sordides métiers, j'optais pour une filière qui, assurément, irait dans le sens du développement personnel, affinant mon sens critique, m'apportant joie et plénitude et forcément l'épanouissement nécessaire à tout être pour vivre en phase avec lui-même. Foutaises! Oh les naïves pensées! Laissez-moi rire!!! Et l'argent dans tout ça!!!!???

Parcourant les couloirs d'un pas enthousiaste, je fus bien vite confronté à la réalité. Une réalité bien moins attractive. Rare sont les étudiants qui s'en sortent indemnes. Une grande partie peina à

saisir l'utilité de tous ces cours, ces jurys, ces conférences et autres séminaires. Si bien qu'en deux ans de temps, le nombre d'élèves avait déjà dégringolé au-delà de la moitié. Il faut dire que la sélection naturelle est aussi influente qu'en pleine savane. Le climat est rude, sec et froid. Il faut jouer des coudes pour gagner sa galette.

Enfin je garde tout de même une série de bons souvenirs de cette période. Arrêtons de cracher dans la soupe. J'aurais tout de même souhaité que mes projets évoluent-issent-issent-issent (**Code : TTC**) avec plus de simplicité en se débarrassant du superflu. Je me suis finalement habitué... Je traversais mes études comme on fait une excursion: en s'arrêtant de temps à autres, sans voix devant l'étrangeté du spectacle et sachant bien que cet univers ne serait, en fin de compte, qu'une étape de ma vie...

C'est à cette période que je dus me rendre dans l'appartement d'un professeur avec mes camarades. Cet homme, crane rasé, la quarantaine bien installée, ne donnait ses cours magistraux qu'à domicile. On ignore toujours s'il le faisait par commodité ou parce qu'on lui avait cédé cette option par caprice. Toujours est-il que ce lieu laissait toujours une forte impression à ses visiteurs. Recouvert d'un blanc pur, le peu de murs renvoyaient tous à l'ambiance irradiante des salles d'expositions. Le reste des cloisons n'étaient qu'étagères de livres bien alignés sur un nombre incalculable d'étagères.

Plus de classe, mais pas d'appartement non plus. Ça m'évoquait la luxueuse librairie d'un centre d'art, qu'on atteint toujours à la fin du parcours d'une exposition prestigieuse à l'intérieur d'un bâtiment dessiné par un architecte de renom. En effet, peu de pièces étaient au même niveau mais pourtant elles communiquaient toutes entre elles dans une sorte d'espace semi cloisonné, sans portes. Comme dans tous les musées, la plupart des portes restaient ouvertes afin de laisser libre parcours au visiteur. Là c'était du même acabit.

Ce professeur s'exprimait avec sophistication. Ses paroles se punctuaient des bouffées de cigarettes, des Vogues qu'il rallumait à intervalles réguliers c'est-à-dire en changeant de sujet et, ou d'interlocuteur, et qu'il maintenait d'un bout de doigt maniéré. Les jambes croisées, les coudes appuyés sur les cuisses,

il débitait suavement une succession de lignes directrices truffées de théories sur l'art et sa politique actuelle, ou en tous cas, les principales pré-occupations dont nous étions tenus de prendre en compte dans le cas ou nous serions tentés d'avoir une pratique artistique. Ce qui n'était pas moins sûr rapport à ce que j'ai raconté tout à l'heure.

Cette catégorie de gens et tout ce qu'ils représentent: le raffinement, l'engagement mondain, l'austérité, je savais bien qu'il me serait difficile de les côtoyer. Ce n'est pas de la haine. On parle bien d'un biotope viable. On est tout simplement pas fait du même bois. Dans les hautes sphères l'oxygène se raréfie contrairement au vide qui, lui, se fait de plus en plus présent.

Encore maintenant, il m'arrive de n'y croire qu'à moitié. Tellement l'art et son monde sont devenus impalpables. À ce propos, la plupart des œuvres exposées à l'école étaient à peine matérielles. Étant une école qui longtemps s'était éprise de l'art et des artistes conceptuels, on traversait parfois des espaces vides sans savoir qu'ils avaient été pensés comme une œuvre. Une «pure pièce» comme on disait alors en faisant référence à un boulot qui envoyait du lourd. Mais enfin dans quelle mesure aurais-je pu apprécier une œuvre artistique comme étant belle alors que je n'avais jamais aucune clé de lecture possible? Dans la majorité des cas, j'étais à peine conscient d'y être confronté. À force de pousser l'intellectualisme à l'extrême ça en devenait absurde et l'instinct, qualité essentielle pourtant dans ce domaine, perdait sans cesse un peu plus de terrain.

N'aurais-je tout simplement pas rêvé? Rêvé d'être un artiste en allant dans cette école ou l'on rêve à la chaîne! Une fabrique de futures désillusions! Les professeurs lançaient des projets thématiques. Ils donnaient l'impulsion et nous nous lancions avec l'espoir de rester suspendus, tous allant dans un espace plus riche, inconnu encore. Moi je m'embarquais, après pas mal de balbutiements, dans une aventure utopique et collective. After Howl, ainsi s'appelait notre formation. À la fois corps et esprit. Des zéniths dont on est presque sûr qu'ils ne se reproduiraient jamais. Puis une descente rapide et inévitable vers du satisfaisant. Tout ça parce qu'on s'est approché trop près de ce qui brillait comme des insectes téméraires mais fragiles ne sentant

pas les dangers poindre à l'horizon. C'était pareil au phosphore, intense, magique et douloureux. Un truc dont les consciences ont du mal à se remettre. La pratique de l'art s'il n'est pas réalisé avec une rigueur extrême, c'est pareil à la came. On s'y cache, on s'y délecte, on y décolle, on y replonge et BOUM après on en manque. Il aurait mieux valu ne pas y avoir touché. Désormais il faut composer avec... ou sans...

Ma participation a des activités dont les problématiques relevaient d'une certaine idée de l'esthétique, il me paraît opportun de décrire ici ce qui me préoccupait alors. Construire des décors, moduler des écrits, nous étions certains que par ces biais nous obtiendrions une forme de pratique de vie. Et par là même, dans la suie, nous bâtîmes une arche capable de nous faire survivre dans les méandres de Molenbeek. Il s'agissait d'une antre à parcourir comme une maison accueillante, comme une galerie, un studio, une salle de concert ou de restaurant. A vendre nos âmes et nos outils. Longtemps j'ai cru à l'utopie qui comme souvent s'authentifie sous les traits mal sains de l'industrie, dans son acception la plus courante, celle de l'exploitation des uns pour le confort intellectuel des autres. Le beau fut le moment, l'instant précis où toutes les énergies parcourent les mêmes canaux. La beauté naquit du vécu de l'expérience. Ce n'était pas su mais dans l'indifférence que se jouait la cause. Les œuvres, les vestiges si j'ose, n'étaient que pâles esquisses des réelles émotions, des vertiges dans les obscures interstices de la nuit. Je pensais que nous sacrifiions alors nos foyers pour une noble cause: construire avec passion les fondations du beau. Comme des transes, des appels pour l'amener en chacun de nous. Combattant l'impuissance, se dédiant au possible surtout...

Guillaume Lambot

P

2018

Techniques mixtes

AFRO : LE CHEVEU POLITIQUE

UNE INVESTIGATION DE LA BEAUTÉ CAPILLAIRE

Le cheveu politique, ou surtout le regard politique posé sur le cheveu afro
ou comment crier la beauté du cheveu crépu.

Une réappropriation du corps.

Une affirmation de beauté plurielle.

Une lutte contre les injonctions normatives blanches de beauté, et contre toute injonction, mon
corps, mes choix !

Une occupation de l'espace, physiquement et dans l'imaginaire collectif...

« Appel à Michelle Obama - Les cheveux comme métaphore de la race

Mon amie blanche et moi sommes deux groupies de Michelle Obama. Aussi l'autre jour lui ai-je dit : Je me demande si Michelle Obama a des extensions, ses cheveux paraissent plus fournis à présent, et les passer au fer tous les jours doit sacrément les abîmer. Et elle me répond : Tu veux dire que ses cheveux ne poussent pas naturellement de cette façon ? Donc est-ce une erreur de ma part ou n'avons-nous pas ici la parfaite métaphore de la race en Amérique ? Les cheveux. Avez-vous remarqué qu'à la télévision, dans les émissions sur les soins de beauté, les Noires ont des cheveux naturels (rêche, enroulés, crépus ou frisés) sur la vilaine photo « avant », et sur la flatteuse photo « après » quelqu'un a pris un instrument en métal brûlant et lissé leur cheveux ? Certaines femmes noires (américaines et non américaines) préféreraient se promener nues dans la rue que d'être vues en public avec leurs cheveux naturels. Parce que, voyez-vous, ce n'est simplement pas normal. {S'il vous plaît, les commentateurs, ne me dites pas que c'est la même chose pour les femmes blanches qui ne se teignent pas les cheveux.} Quand vous avez vraiment des cheveux naturels de femme noire, les gens pensent que vous y avez « fait » quelque chose. En réalité, celles qui ont des cheveux afro ou des dreadlocks sont celles qui n'ont rien « fait » à leurs cheveux. Vous devriez demander à Beyoncé ce qu'elle a fait. {Nous aimons tous Bey mais pourrait-elle nous montrer, juste une fois, à quoi ressemblent ses cheveux lorsqu'ils poussent sur son crâne ?} J'ai naturellement les cheveux crépus. Que je les coiffe en tresses collées, en afro ou en nattes. Non, ce n'est pas pour des raisons politiques. Non, je ne suis pas artiste, poète ou chanteuse. Pas plus qu'une mère nature. Simplement je ne veux pas mettre de défrisant - je suis déjà exposée dans ma vie à suffisamment de risques de cancer. {En passant pourrait-on interdire les perruques afro à Halloween ? L'Afro n'est pas un déguisement, pour l'amour du ciel} Imaginez que Michelle Obama en ait assez de ses fers à défriser, décide de revenir à ses cheveux naturels et apparaisse à la télévision avec une masse de cheveux laineux, ou des boucles serrées. {On ne peut pas prévoir quelle en sera la texture. Il est courant qu'une femme noire ait trois types de texture sur la tête.} Elle serait hallucinante, mais le pauvre Obama perdrait sûrement le vote des indépendants, et même celui des démocrates indécis. (...)

Extrait d'*Americanah*, Chimamanda Ngozi Adichie, Gallimard, 2018

Ces mains dans ma tête

Ah lala mes cheveux.....Pour certains cela peut sembler une question anodine, mais quand toute ta vie, ils t'ont accompagnée et ont pris une place (que tu ne souhaitais pas forcément leurs donner) pour toi et les gens qui ont pu croiser ton chemin, ils deviennent source de nombreux questionnements (malheureux, curieux, aimants...)

D'abord le non-jugement (qui n'a pas duré longtemps), mais un sacré agacement avec ces mains familiales qui décident de devoir y mettre de l'ordre. Ma mère (blanche) pouvait à peine les toucher, sous peine de hurlements, les mains de ma belle-mère, plus autoritaire et au doigté bien plus expert, et enfin mes tantes (martiniquaises), avec qui je n'ai jamais moufté, mais qui m'ont fait lâcher quelques larmes quand après des heures de tressage, il fallait poser ma tête sur l'oreiller. Malgré cette impression de « non-jugement », je passe des heures et des heures à porter sur ma tête, en guise de cheveux, une jupe, ou une paire de collants. Et que je joue à la princesse ou à l'aventurière, à la doctoresse... une chose est sûre, elles ont toutes de long cheveux lisses, ou la main passe s'en s'emmêler.

« Mais attache ces cheveux ! » « Ca fait pas propre ! C'est désordre ! » (Pour qui ?)
Martinique, mille-pattes des cheveux à mon bol de soupe, conséquence, acceptation des mains et fin du désordre.

Puis mes mains, puisque je suis bien assez grande pour m'occuper de moi-même, il va me falloir dompter cette chevelure, que je déteste franchement, aidée de mes bras et de Pento. Et puis les frayeurs, quand je passais devant un miroir, le reflet d'une fenêtre... et que ma mère venait de me démêler les cheveux à sec, une touffe pas possible, je lui en voulais de m'avoir faite comme ça et pas avec des cheveux comme les siens.

Je tenterais une fois l'aventure du défrisage, résultat, aucun. Le pot était trop petit par rapport à mon maxi volume capillaire, pourtant j'ai résisté, on m'a dit « quand ça commence à piquer, tu nous préviens et on rince ». Et bah pour être sûre d'avoir les même cheveux qu'Aaliya, j'ai attendu que ma tête chauffe à un point que j'allais me retrouver comme Monsieur propre. Et puis rien, genre on essaye de te consoler en te disant que tes boucles sont plus souples... Pfiuuuuuuu, tout ce que je vois, moi, c'est que ma touffe n'a pas diminué d'un kopec! Je tire, tire, et plaque tellement qu'un prof m'appellera la casquée. Ça sonnait creux quand je tapais dessus.

Et puis y'en a marre, j'me coiffe plus, et vais travailler mes mèches, elles deviendront des dreadlocks, finis les mains dans les cheveux, mais ils seront sujet à beaucoup de fantasmes.

« Tu te les lave ? »
« Comment tu fais pour les sécher ? »
« Tu vas faire comment pour trouver du travail ? »

Pelade, finis les cheveux, un crâne lisse comme un galet sur la plage après plusieurs marées. Et puis repousse, repousse, repousse, jusqu' avoir la tête complètement recouverte, mon front, mes oreilles.....repeuple !

Et vlà qu'arrivent des mains inconnues, des mains pas invitées. Celles-là on sait pas trop quoi en faire, elles nous mettent mal à l'aise, en fait elles sont carrément intrusives, avec des relents bien colonialistes, genre la p'tite tape sur la tête de ton chien ! Des fois tu réagis pas, et tu t'en veux. Des fois tu réagis et on t'en veut. Elles viennent de partout, dans la rue, dans les bars, les festivals... Des mains sales, des grasses, des propres, des sèches, des grandes, des grosses, des fines, des vieilles.

....

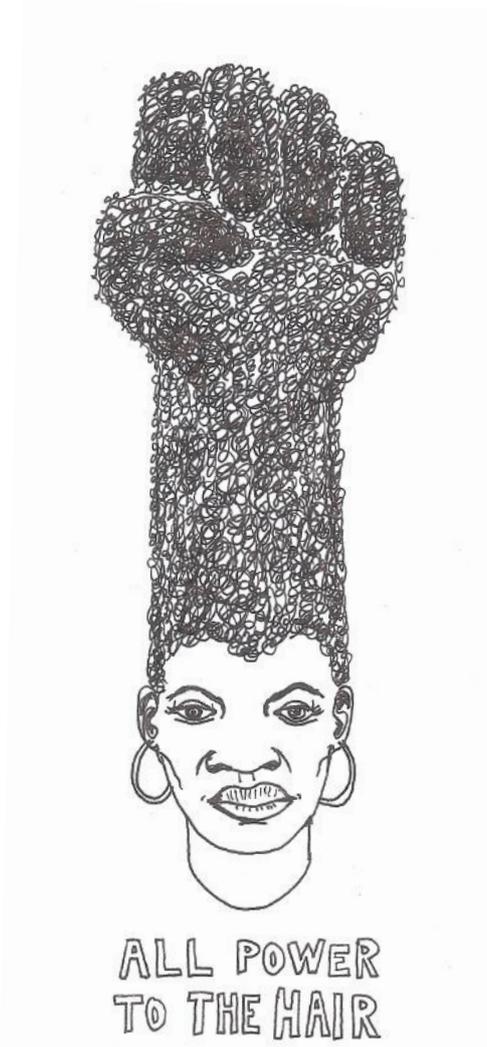
Des mains qui ne voient même pas le problème de se trouver là, dans la tête d'une inconnue
à qui on n'a rien demandé.

Mais en même temps, il y a re-mes mains, qui se font plus douces, plus acceptantes, plus aimantes,
plus expertes...Elles laissent même un peu de place aux mains de mon copain, amoureuses, elles
me tournicotent mes boucles et les replacent délicatement derrière mes oreilles. Elles, je crois que
c'est celles que préfère!

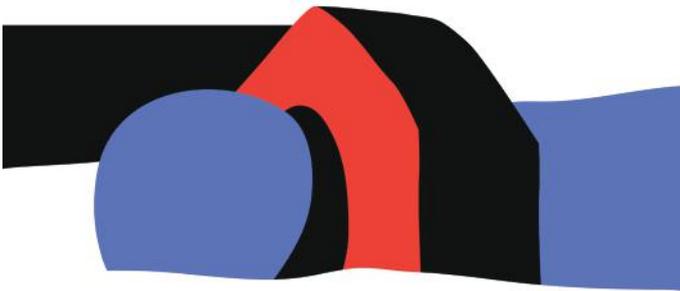
Maintenant mes cheveux sont devenus un rempart, une tour, qui se dresse avec fierté, dans mon
histoire personnelle mais aussi dans celle de mes sœurs et frères aux cheveux crépus....

« Au-dessus de mes oreilles se dressent
Ma fierté, mon sacerdoce.
Cette couronne d'épines te blesse ?
C'est mon arme contre le Néant.
Mon chapelet qui ceint mon front.
Un bouquet épanoui de plumes de paon.
Ma croix, mon sel, mon pot de chair.
Ma main plonge en toi quand mon pied se perd.
Tu es mon parachute quand je me fous en l'air. »

(Poème soudanais)



LE BEAU, UNE QUESTION DE CLASSE ?



Le Beau est une notion fondamentale de l'art. Soit visée, soit niée, la notion de beau n'est jamais absente de l'œuvre d'art. Aujourd'hui, pourtant, la notion se complexifie : avec les nouvelles technologies et le mouvement contemporain, l'art semble se diversifier à vitesse grand V... et modifier les rapports historiquement installés entre le beau « institutionnel » et le reste.

Une certaine distance a toujours plus ou moins existé, en histoire de l'art, entre l'art dit « institutionnel » et les artistes qui, en marge de l'institution, tentaient de faire bouger les lignes – avec des moyens d'action souvent restreints. L'autorité (tour à tour l'Église, la monarchie, les dictatures, les gouvernements) validait ainsi une certaine définition de ce qui était « beau », digne d'être rassemblé sous la dénomination « art », et ce qui ne l'était pas. Entraient également en ligne de compte les finalités religieuses, politiques, historiques... biaisant et sous-tendant souvent la considération esthétique. Une culture populaire, pas toujours légitimée par l'autorité, apportait également une diversité dans les esthétiques existantes. Que ce soit en musique, en danse, ou dans « l'art brut », le « peuple » a toujours plus ou moins produit ses propres formes esthétiques, ignorantes ou peu regardantes de ce qui se faisait dans les sphères plus élevées. Avec l'avènement des démocraties (s'il y en a), l'apparition des techniques de reproduction, la progression de l'éducation, on aurait pu s'attendre à ce que ces différentes esthétiques finissent par se rejoindre. La distinction entre art « institutionnel » et art « populaire » n'aurait plus eu de raison d'être, l'art « institutionnel » (de nos démocraties) devant logiquement finir par être représentatif de

la population. Pourtant, on semble au contraire parvenu aujourd'hui au paroxysme de la séparation entre l'art « institutionnel » et le reste.

Inutile en effet de s'étendre sur la non-popularité de l'art contemporain – qui semblerait occuper la place de l'art « institutionnel » – aujourd'hui. Malgré des structures qui tentent d'aller vers de nouveaux publics et des événements de « démocratisation », l'art contemporain semble se maintenir dans sa position de club sélect réservé à une élite capable d'en comprendre les subtilités. Des expositions sans cartels, des œuvres « à interpréter par le spectateur », une médiation culturelle trop souvent reléguée au second plan – quand il en y en a : l'art contemporain semble cultiver un goût pour l'inaccessibilité. En accord avec Bourdieu, il semblerait que l'on définisse son appartenance sociale par ses goûts, et il est de bon goût de ne pas aimer le même art que la classe inférieure.

Sans tomber dans la caricature, nombreux sont les publics qui aiment à se considérer comme « amateurs d'art contemporain », comme un genre qu'on se donne. Et, soyons fair-play, c'est tout autant un genre de proclamer que « l'art contemporain, c'est pas pour moi » ou encore que « ça, c'est pas de l'art : moi aussi je peux le faire ».

Les détracteurs du genre iront jusqu'à qualifier l'art contemporain d'art « de marché ». Et en effet, avec une création artistique de moins en moins matérielle, qui fait parfois peu appel à la technique, basée sur le discours, et des prix exorbitants, l'art contemporain pourrait ne plus apparaître que comme une valeur spéculative. Une conception radicale et qui ne rend pas justice au travail quotidien de centaines d'artistes à la démarche sincère, mais qui a le mérite de mettre en lumière les discordes qui entourent le milieu de l'art contemporain. Entre spéculation, incompréhension et mépris mutuel, cet art institutionnel est loin de faire l'unanimité.

Un phénomène d'autant plus intéressant que

l'art populaire, lui, n'a pas perdu de sa force. Au contraire, il semble plus vivant et multiple depuis ces dernières décennies. Avec l'hyperaccessibilité des techniques de création (photo, vidéo, musique, montage, infographie..) et de diffusion (internet), l'art populaire – et avec lui, la conception du beau – se ramifie, se complexifie, et finalement explose. Ici aussi, Bourdieu réapparaît : l'art non institutionnel se regroupe en « niches », avec chacune une codification exigeante et des attentes esthétiques précises.

Sur Instagram, une photo de tel paysage modifiée avec tel filtre va remporter l'adhésion et se trouver qualifiée de « belle » ; dans le grunge métal suédois psychédélique (tout autre genre musical et adjectif épithète accepté), les mille auditeurs concernés vont distinguer très précisément le « bon son » du mauvais.

Chaque groupe rejettera l'autre : soi ringard, soit intello, soit mainstream, soit ignorant, chacun se conforte dans ses propres repères – et le groupe social qui les accompagne.

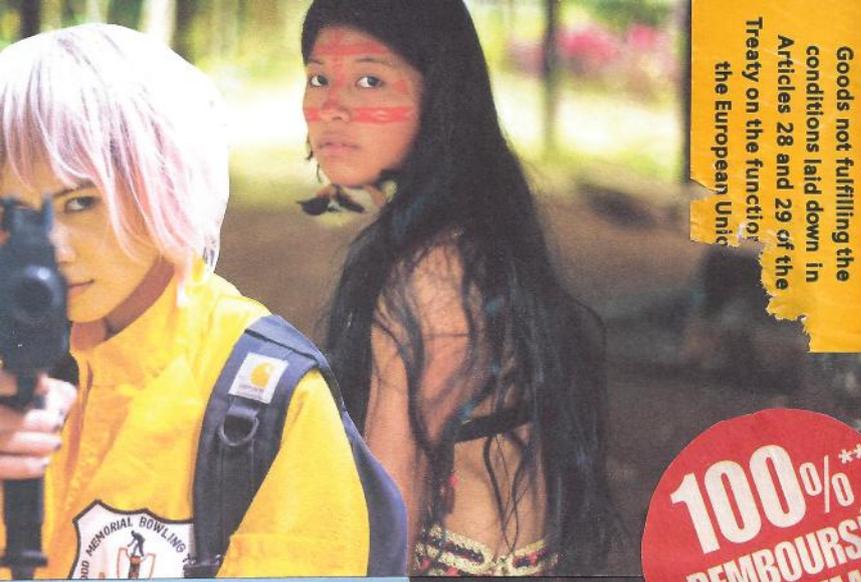
Bien sûr, les frontières entre art institutionnel et art populaire (qui, au regard de sa diversité, devient difficile à rassembler sous un même qualificatif) ne sont pas étanches : les espaces culturels dédiés à la photographie se mettent parfois à exposer des instagrammeurs célèbres. Des espaces artistiques dédiés à l'art « urbain », « numérique » apparaissent dans les villes, contribuant à diversifier les définitions de l'art et de l'expérience artistique. De son côté, l'art contemporain puise sans cesse dans la culture « populaire » pour alimenter son discours. Les nouvelles technologies sont exploitées d'un côté comme de l'autre ; et les artistes – ou instagrammeur – ou youtubeur – ou dj (...) – se retrouvent parfois à créer des choses très similaires – mais pas avec les mêmes étiquettes. Et c'est là que réside la limite de cette porosité :

A Bruxelles, le Mima, le musée de « l'art 2.0 », fait presque face au nouveau « musée d'art contemporain » de la ville de Bruxelles. Deux initiatives, l'une privée, l'autre publique, qui semblent incarner cette dualité toujours fort actuelle qui oppose l'art institutionnel et l'art « d'aujourd'hui ». Alors, quoi, l'art contemporain ne serait plus l'art d'aujourd'hui ? Pas

tout l'art d'aujourd'hui, sans aucun doute.

Finalement, l'art institutionnel reste encore loin d'être représentatif de l'ensemble de ce qui peut se faire dans la sphère artistique étendue. Plus encore qu'auparavant, l'institution ne dicte pas le « beau » ; c'est de toute façon une notion qui est devenue absente de la majorité des discours de l'art contemporain, construit sur des notions tout à fait différentes. Le beau a, par contre, explosé dans la sphère populaire. La montée en puissance des nouvelles technologies et d'internet a permis de développer, renforcer, et complexifier les réseaux parallèles de diffusion, facilitant ainsi une réappropriation du beau par la grande part de la population absente des structures artistiques institutionnelles. Si l'art institutionnel n'a jamais pu imposer comme unique sa vision du beau ou de l'expérience artistique dans l'Histoire et que des conceptions parallèles sont toujours parvenues à exister à plus ou moins grande échelle, notre époque et ses avancées technologiques semblent avoir permis de donner une force inédite à la diversité des opinions – et des visions de l'art.





Goods not fulfilling the conditions laid down in Articles 28 and 29 of the Treaty on the function of the European Union

Reg No. C/P/WE/US/15/16/15

SHAM MIXTURE

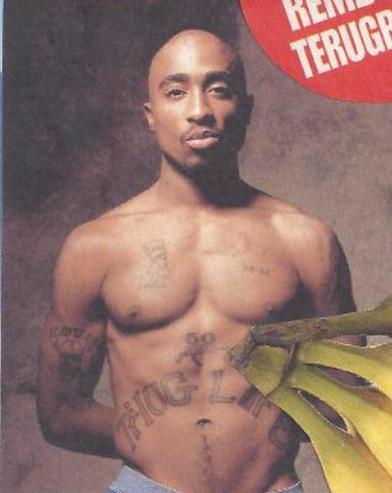
SHAMILA PRODUCTS

Ing: Gram nuts, Peanuts, Dhal, Salt, Spices, Flavour Enhancers and Vegetable Oil.

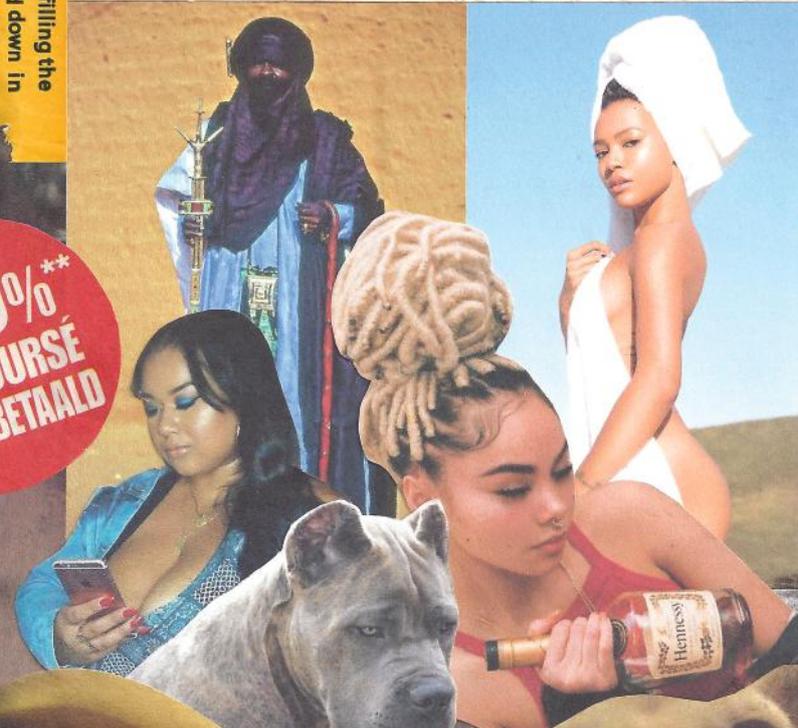
No. 16, MAHINDA MAWATHA, HAWA ELIYA, NUWARA ELIYA, TEL: 052-5672361

Apeksha Offset Printers - NE 5673887

5/-



100%^{**} REMBOURSE TERUGBETAALD



LA STORY

« Il ne reste plus autour de nos tombes que la beauté »



*Petit repère temporel pour situer notre histoire ...

La notion de "beau" existe car une autre lui fait face, le laid. Beauté et laideur sont deux termes qui opposent tout : les riches aux pauvres, les "alternatifs" à la "masse", les mods aux punks et ainsi de suite... Ces "affrontements" culturels vont des simples mépris et snobisme, comme celui de la reine d'Angleterre, jusqu'à la violence physique, comme celle de la "Astor Place Riot" à New York, où une trentaine sont mortes au nom de la plus "belle" manière de monter Macbeth de Shakespeare.

Existe-t-il, dès-lors, une conception de la beauté qui n'a pas son pendant de laideur ? Quand j'y pense, c'est l'idée de « beauté de la nature » qui me vient en tête. En effet, nous les humains avons toujours été éblouis par cette nature qui nous entoure et qui nous semble parfaitement organisée. Cette idée de « perfection » du système naturel, nous l'opposons bien souvent à l'imperfection des sociétés humaines que nous avons créées. Mais ce concept d'inexplicable perfection naturelle n'est-il pas en fin de compte une construction humaine parmi d'autres ?

À travers l'histoire de l'idée que nous vivons dans un système naturel parfait, nous allons voir que cette « beauté de la nature » est devenue notre meilleure excuse pour créer un monde de plus en plus injuste et autoritaire. Dans ce monde, nous nous sentons confortablement impuissants car nous soutenons l'idée que nous sommes juste

des simple agents dans un système global...

Notre histoire commence dans les années 1930 avec un cinéaste belge, méconnu dans son pays, auteur de plusieurs films, et l'un des premiers cinéastes du plat pays à avoir travaillé à Hollywood : Armand Denis. Parmi ses destinations favorites, on retrouve le Congo ... « belge ».

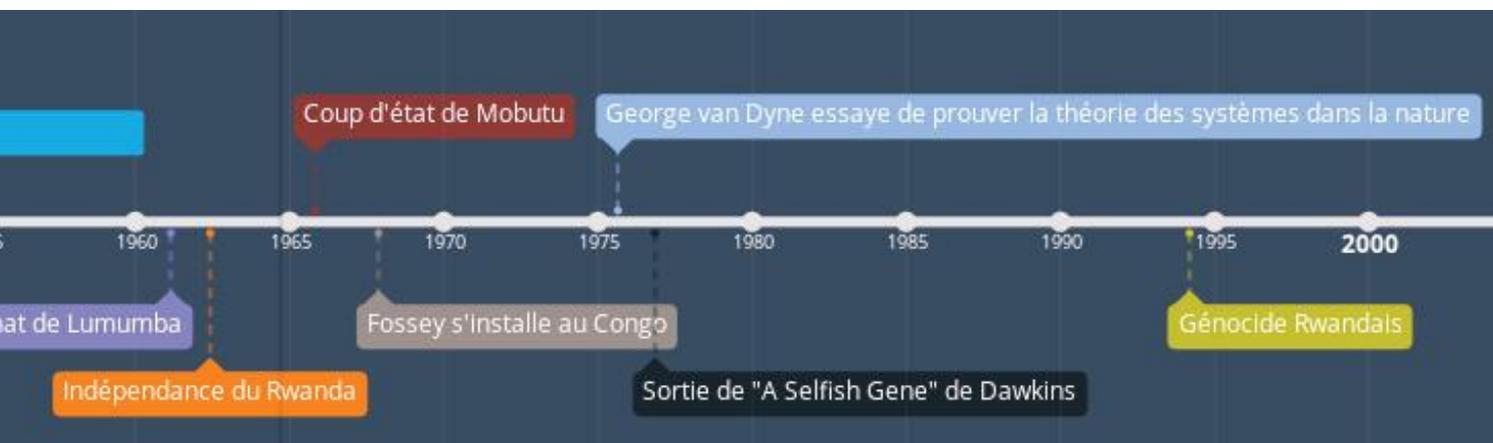


Armand Denis en compagnie de sa femme, Michaela.

Dans l'un de ses films, Armand Denis parle de la « supériorité » des Tutsis sur les Hutus. Ce mythe de la supériorité d'une race sur une autre était très banal à l'époque et portait le nom de "l'hypothèse hamitique". Armand Denis ne faisait que reprendre une idée avancée par les colonisateurs. Ces derniers concrétisent leur thèse en distribuant des cartes d'identité différentes selon les tribus. En réalité, les différences entre les tribus ne se situaient pas au niveau des individus mais plutôt au niveau des classes sociales. En effet, les Tutsis étaient généralement ceux qui

DE PANA

auté de la nature, le silence et la pureté de l'air »



détenaient le plus de richesses. Cependant rien n'empêchait un Hutu de devenir propriétaire et de s'élever socialement. L'arrivée des cartes d'identité a modifié cette situation et changé le rapport des uns aux autres en matérialisant le mythe de la supériorité raciale, en le rendant « réel ». La création de cette nouvelle « réalité », qui servait surtout à asseoir la domination des colonisateurs belges, aura de funestes conséquences, sur lesquelles nous reviendrons plus tard.

Pendant qu'Armand Denis voyageait et réalisait ses films au début du XXe siècle, Arthur Tansley, un botaniste britannique, faisait un rêve dans lequel il tuait sa femme. Ce songe traumatisant l'a amené à rencontrer le plus grand psychanalyste de son époque : Sigmund Freud. Cette rencontre, méconnue du grand public, a conduit à l'élaboration d'une assomption qui allait changer la face du monde : l'idée d'écosystème.

Si cette notion nous paraît tout à fait banale aujourd'hui, à l'époque de la rencontre entre les deux hommes elle était novatrice et bouleversante. Freud fut l'un des premiers à avancer que dans le cerveau réside l'esprit. Avant ses fameuses théories psychanalytiques, il pensait que le cerveau était une sorte de machine dont le fonctionnement était contrôlé par des signaux électriques. Si Freud a abandonné cette idée par la suite, Tansley s'en est servi pour créer sa propre vision du monde. En tant

que botaniste il a repris l'idée de machine et l'a appliquée au fonctionnement de la nature.

Selon sa théorie, le monde est formé de plusieurs systèmes qui créent un conglomerat formant un seul système global. Dès lors, la nature apparaît comme une machine bien rodée que nous pouvons étudier. Le concept d'écosystèmes proposé par Tansley, qui n'était à la base qu'une simple présomption, n'a pas, contrairement à ce que l'on pourrait croire, servi directement les botanistes. Il a surtout servi à mettre en place une nouvelle science : la cybernétique.

Cette nouvelle science a marié les notions de « feed-back » et de système dans l'ouvrage de Norbert Wiener « Cybernetics, or Control and Communication in the Animal and the Machine ». Le « feed-back » est ce qui explique la pérennité d'un système quelconque. L'idée est assez simple : un système reçoit des informations nouvelles et réagit afin de maintenir son équilibre initial. Cette idée d'autorégulation s'appliquerait à tout... À un pont qui doit faire face aux caprices de la nature, à l'économie de marché corrigée par une "main invisible", etc.

Si les idées que Wiener présente dans son livre sont convaincantes, elles ne sont cependant pas des faits car aucune preuve scientifique ne vient valider sa théorie. L'idée de systèmes autorégulés a pourtant fait du chemin et deux frères ont

largement contribué à la rendre connue du grand public : les frères Howard et Eugène Odums. Ceux-ci ont intégré l'idée d'autorégulation au concept d'écosystème. Selon eux, la nature fonctionne comme un système, et comme dans chaque système il y existe un équilibre. Cette idée a influencé beaucoup de scientifiques de l'époque.

L'un de ces scientifiques, Georges Van Dyne, a d'ailleurs essayé de prouver scientifiquement que la nature était un système en équilibre. Pour ce faire, il a mis en place une équipe qui avait pour mission de suivre divers animaux et de récolter méticuleusement un maximum de données sur cet écosystème donné. Son objectif était simple : une fois toutes les données collectées, celles-ci allaient être encodées dans un ordinateur qui révélerait les motifs de l'équilibre de la « nature ». Son expérience a échoué. Les résultats fournis par l'ordinateur étaient chaotiques et aucun motif prédominant n'a émergé. Mais il était trop tard pour faire marche arrière et l'idée d'une nature en équilibre, fonctionnant comme machine bien rodée était déjà devenue une « réalité ».

Trois scientifiques ont ignoré les résultats de Van Dyne. Hamilton, Von Neumann et ensuite Dawkins finissent par appliquer l'idée de système aux humains. Si tout est un système, pourquoi pas l'humain? Tout le fonctionnement humain s'explique par son système interne, son ADN. C'est les gènes égocentriques nous contrôlent et leur seul but, c'est la pérennité nous dit Dawkins.

Dian Fossey, influencée par ce tournant idéologique, arrive au Zaïre un peu après le milieu du XXe siècle pour étudier les gorilles. L'humain est une machine qui dépend de ses gènes immortels, rien ne le différencie vraiment des autres animaux. Cet idéal d'un système harmonieux qui reprend les humains et les animaux l'a conduite à vivre très près des gorilles dans les montagnes. Contrairement à cet idéal harmonieux, la situation politique au Congo était chaotique, avec des mercenaires qui se battaient pour l'indépendance du Katanga prétendument soutenue par l'Occident. Les forces de Mobutu ont contre-attaqué et un sentiment contre l'Occident s'est répandu dans l'ex-colonie. Les soldats congolais ont trouvé Fossey dans les montagnes et celle-ci, après avoir été capturée, a fui au-delà de la frontière au jeune Rwanda. Elle s'est installée de nouveau près d'autres gorilles et elle a essayé de les pro-

téger face aux humains des tribus avoisinantes. Prise par son idéal, Fossey essayait de protéger les gorilles au détriment des humains. Elle a commencé à terroriser les gens pour les éloigner du territoire des gorilles. Comme plusieurs générations d'Hommes blancs, elle a maltraité les africains au nom d'un idéal et d'une idée issues de l'occident. Ainsi, après avoir tué son gorille préférée, les indigènes ont fini par l'assassiner.



Diane et ses Gorilles ...

Avec Fossey et son rêve d'une existence harmonieuse dans un système global naturel, un autre rêve est assassiné : celui de la transition vers des démocraties libérales en Afrique. Quelques années auparavant, avec l'assassinat de Lumumba, le Congo tombe dans les mains de Mobutu, la région trouve un nouvel équilibre problématique qui n'est pas le résultat "naturel" d'un système autorégulé mais plutôt la conséquence de plusieurs mauvaises décisions occidentales prises pour de bonnes ou de mauvaises raisons. Mobutu instaure une dictature et invite les scientifiques nazis qui ont aidé les américains à aller sur la lune pour faire son propre programme spatial. La corruption et la folie règnent et certains scientifiques défenseurs de la théorie des systèmes essayent de la rectifier pour expliquer la situation chaotique du monde. Hamilton, Dawkins et Pierce persistent dans l'idée que l'humain n'est qu'un appareil actionné par les gènes. Afin d'expliquer pourquoi nous ne sommes pas capables d'agir pour améliorer les choses, ils expliquent que nous sommes juste une partie intégrante d'un système bienveillant dont nous ne comprenons pas le fonctionnement. En d'autres mots, ils arrivent de manière scientifique à faire revenir une idée profondément religieuse : si les gènes sont l'âme immortelle des humains, le système est une sorte de déité qui contrôle nos vies, notre volonté, la nature et le fonctionnement de tout ce que nous sommes capables, ou non, d'imaginer. Cette croyance à un système global, c'est ce que j'appelle ici la "beauté" de la nature.

Pour conclure, revenons à l'histoire des Hutus et des Tutsis. Le temps passe et les idées évoluent. Les colonisateurs belges et surtout les nouveaux missionnaires, ont voulu rectifier l'injustice raciale qui était mise en place entre Hutus et Tutsis. Ils ont essayé de rééquilibrer la balance par le biais de l'éducation en vue de l'indépendance du Rwanda en 1962. Ce faisant, les Hutus ont commencé à développer une conscience collective et à remettre en question la supériorité des Tutsis instaurée déjà depuis longtemps. Cette remise en question a conduit à une catastrophe.

Si l'intention des colonisateurs de vouloir effacer les différences raciales et de mettre en avant l'auto-gouvernance était bonne (bien que sans doute guidée par un certain sentiment de culpabilité), le résultat fut une revanche raciale violente des Hutus envers les Tutsi en renversant le royaume Tutsi et en créant le Rwanda. Loin de résoudre le problème, la révolution Hutu et les constantes interventions (directes ou indirectes) belges et internationales ont conduit au désastre.

La division entre Hutus et Tutsis, qui était en réalité une manière de "diviser pour mieux régner" des Belges, a eu des résultats catastrophiques. La haine artificiellement amplifiée entre les tribus et les cartes d'identité émises à l'époque coloniale sont devenues des passeports à la mort ou à la vie. En 1994, les Hutus ont voulu éradiquer la minorité Tutsi et des atrocités ont eu lieu sous les yeux et en présence de l'ONU et de l'Occident.

Des camps ont été mis en place pour protéger les Tutsis persécutés, mais comme leur différence physique était le résultat d'un mythe, les Hutus se sont infiltrés pour continuer le massacre. Le résultat était que quasi tous les pays Africains ont envoyé leurs troupes pour "protéger" les Tutsis (y compris Mobutu, qui a perdu le pouvoir à cause de ça) et cela a donné lieu à une guerre. En réalité, les troupes n'étaient pas là pour sauver qui que ce soit mais plutôt pour avoir accès aux "trésors" de la région. Derrière cette folie se trouvaient des compagnies multinationales mais aussi nous, qui voulons plus de biens de consommation. Les médias **(Code: Common history of genocide)** ont présenté le génocide comme le résultat d'une haine entre deux tribus alors qu'en réalité l'occident apathique et inactif avait joué un rôle beaucoup plus important dans cette histoire.

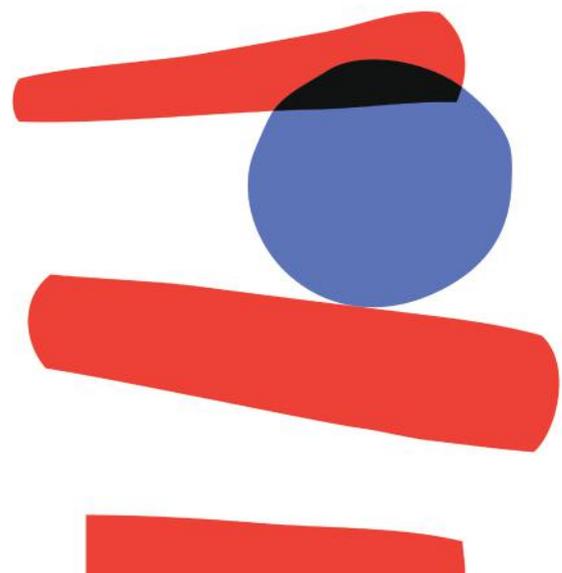
Ce qui s'est passé après, c'est notre histoire à nous. Cette idée qui a commencé comme une hypothèse et qui ensuite est devenue une évidence a été notre alibi parfait pour éviter de faire face à la réalité. Alors que nous sommes directement et indirectement coupables de ces faits, nous préférons regarder la réalité à travers notre idéologie.

La beauté de la nature et le système global dont nous ne sommes que de simples agents est l'excuse parfaite pour éviter de regarder les atrocités que nous avons commises et que nous commettons toujours.

Toute décision politique amène des inconvénients, mais nous avons abandonné ces décisions à des hommes politiques. Ces hommes politiques que nous détestons, eux aussi, n'ont aucune idée de ce qu'il faut faire pour améliorer les choses, car ils perçoivent leur rôle comme celui de gestionnaires du système global et non pas comme des détenteurs de notre destin. Tout cela, nous le faisons au nom d'un système global dont nous avons déposé toute la responsabilité en acceptant notre rôle de comparse.

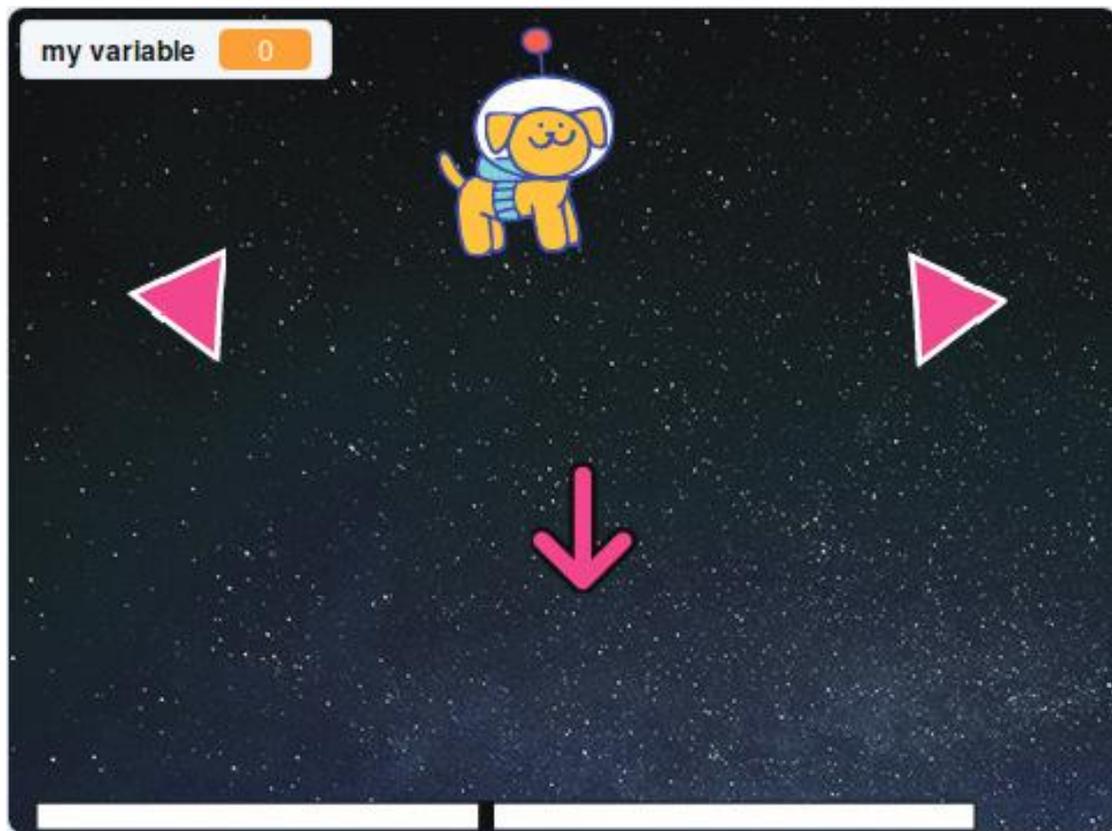
Cette histoire n'a pas de "happy ending", mais en réalité elle n'est pas finie, si nous décidons enfin de résister à la "beauté de la nature".

Il faudrait peut-être abandonner le rêve d'un monde qui fonctionne comme un système et reprendre notre destin en main. Parce que toute décision politique comporte des risques, car elle bouscule les "équilibres", mais elle essaye de nous rapprocher d'un monde meilleur au lieu de préserver le statu quo.



BALANCE THE UNIVERSE

UN JEU À TOMBER À LA RENVERSE



Pas trop, ni trop peu... une phrase qui résume bien une idée reçue. Le juste milieu est certes un objectif valable quand nous sommes amenés à prendre une décision. Hélas, croire que le monde obscène que nous habitons est lui même en équilibre est une aberration. Le juste milieu peut toujours être une fin mais il ne décrit jamais la réalité de ce monde. Notre monde est chaotique et imprévisible. Vous êtes invités à trouver l'équilibre du monde dans ce jeu...et comme les scientifiques de l'article qui précède vous allez rapidement découvrir que cela est très difficile.

Le but du jeu est de toucher avec la pointe de la flèche qui pointe vers le bas, le point noir sur la ligne blanche qui se trouve en bas de l'écran. Faites gaffe, il faut constamment appuyer vers le bas sinon vous allez vous faire aspirer par le trou noir qui se trouve au dessus de vous ... allez y donc, rééquilibrez ce monde!

Bonne chance et bonne ... patience

Pour jouer : Rendez-vous sur www.culturezero.be !

Code : Balance The Universe

DIGNITÉ TOI-MÊME!

Dignité : du latin *dignitas*, ce qui rend digne, beauté majestueuse, vertu, honneur, considération, estime, crédit, prestige.

Selon le Larousse et tous les autres dictionnaires, la **dignité** est le respect que mérite quelqu'un ou quelque chose.

Depuis que je suis bénévole pour l'asbl Douche-FLUX, qui propose douches, consignes, salon lavoir et autres services et activités à des sans-abris, j'entends qu'on leur redonne leur dignité. C'est même marqué sur le site de l'association. Nous, on dit plus volontiers qu'on leur permet de se refaire une beauté, ce qui est tout de même fort différent et bien moins énervant. En tout cas pour moi, seule engagée par cette chronique et qui DÉTESTE le mot « dignité », et qui VOMIS sa définition, ce qui d'après elle fait probablement de moi quelqu'un d'indigne.

En fait, ça fait plus que m'énerver. Ça me met hors de moi. Chaque fois que j'entends qu'on va redonner leur dignité à des gens, je me demande qui on est pour estimer qu'ils l'ont perdue. Et qui on est pour estimer en quoi elle consiste et décider de ce qui est nécessaire pour la retrouver. Et pire encore, qui on est pour décréter que quelqu'un mérite la dignité.

On mérite tous du respect, de la

considération et des égards. Oui oui, tous. D'ailleurs, quand la Déclaration universelle des droits humains considère que chacun a le droit à la dignité, elle veut dire : **La dignité de la personne humaine est le principe selon lequel une personne ne doit jamais être traitée comme un objet ou comme un moyen, mais comme une entité intrinsèque. Elle mérite un respect inconditionnel, indépendamment de son âge, de son sexe, de son état de santé physique ou mentale, de sa condition sociale, de sa religion ou de son origine ethnique.**

Ma définition : Être digne, pour moi, c'est faire au minimum ce qu'on peut. Être indigne, c'est donc en faire moins que ce qu'on peut.

Un dirigeant politique qui ne fait pas ce qu'il prétend être apte à faire, qui ne tient pas ses promesses, qui n'honore pas son mandat est indigne. Et il a de la chance, parce qu'il est indigne de quelque chose. Il est indigne de sa fonction. Un SDF, un sans-dents, un gueux, il est indigne tout court, et on lui redonne sa dignité, parce qu'on est très généreux. Il a perdu sa dignité et on l'aide à la retrouver. Sa dignité de quoi ? Sa dignité tout court. Sa dignité de tout. Il est sans doute indigne de nous, qui décidons de ce qui l'est et de ce qui mérite de le devenir, ou de le redevenir. À mes yeux, c'est tout le contraire.

Quelqu'un qui juge un être humain à terre parce qu'il n'est pas présentable est indigne. Un être humain à terre, c'est quelqu'un qui arrive à survivre à terre, ce dont très peu d'entre nous sont capables.

Un être humain crasseux et puant qui affronte le regard des gens, qui sait qu'à leurs yeux (car oui, ce ne sont que leurs yeux) il n'est pas beau et qui tient tout de même le coup et continue à leur tendre la main, il fait bien plus que ce que la plupart d'entre nous pourraient. Il est bien plus digne que nous qui le jugeons.

Quand un sans-abri prend une douche, il est plus propre. Il n'est pas plus digne, il sent moins mauvais. Comme nous tou.te.s en somme.

En participant au projet DoucheFLUX, je veux me montrer digne de l'humain que je suis. Et donc proposer à d'autres êtres humains quelque chose qui les considère comme des êtres humains, parce qu'ils le sont et parce que j'estime que j'ai les moyens de le faire à ma petite mesure

et donc que je dois le faire. Personnellement, je pense que je le fais parce que si je ne le faisais pas, je serais indigne de moi. Et je sais qu'en sortant de nos douches, tous les sans-abris ne sont pas forcément dignes et certainement pas plus dignes qu'ils ne l'étaient en y entrant, sauf peut-être à leurs yeux.

D'ailleurs la dignité de quelqu'un d'autre que moi, je ne sais pas ce que c'est. Je ne suis pas lui. Tout ce que je peux faire, c'est évaluer dans quelle mesure il tient ses promesses. Et dans quelle mesure on lui donne la possibilité, le droit et les moyens d'être à la hauteur de ce qu'il veut être. Même pas de ce qu'il peut être, parce qu'on fait encore ce qu'on veut. Le monde est rempli de gens qui n'ont pas le niveau. Le niveau d'eux-mêmes. La différence entre moi et un être humain à terre, c'est que si je voulais être plus digne, je pourrais, parce que j'en ai les moyens. Et quand elle estime que certains ne sont pas dignes d'elle, c'est la société qui manque de dignité. Et ça, c'est très laid.



ENQUÊTE SUR LE BEAU S'ÉPAMOURIR et S'ENFOOTEILLER

{**A la sortie d'une expo de peinture** je fais des questions un peu abstraites...}

Beau ? Beau est échapper.

Échapper de quoi ?

Par exemple quand j'ai regardé les tableaux. C'était tellement beau que j'ai voyagé. J'ai laissé mon esprit vagabonder. Le beau permet d'échapper, voyager. Quand on voit quelque chose de beau alors disparaît tout ce qui est moche à côté.

Vous trouvez la beauté où ? Dans la peinture ?

La beauté est subjective. Chacun a son vision de la beauté. {Il réfléchit un moment}.

La beauté peut nous toucher. Par exemple les tableaux de cette expo que parlent de la migration. Quelqu'un peut dire : "Bah, seulement des tableaux". Mais le thème de l'immigration ça me touche aussi.

{Une façon d'échapper à la manque de public pour l'art est de lier l'art aux mouvements sociaux, aux messages politiques, éducatifs etc. Je réponds dans mois même, pour échapper à mon rôle d'enquêteur}

Une façon de s'échapper, toujours ça. Et pour toi, le questionneur ?

[Le beau est] Être plus profonde dans la réalité. Une porte d'entrée. C'est ça la beauté. {Esprit de contradiction ?}

{Une autre assistante à l'expo à Globe Aroma me répond :}

La beauté est ce qui rend la personne belle.

Et qu'est-ce qu'une belle personne ?

C'est une personne bonne.

Et qu'est-ce qu'une bonne personne ?

[Tu ne seras jamais satisfait, mon cher enquêteur.] Une personne bonne est aimable avec tous, veut le bien de tous, fait le bien autour d'elle.

D'autre part.... {continue la personne interrogée, prenant l'initiative}.

Un beau tableau est celui qui transmet.

Celui qui transmet quoi ?

Quelque chose de l'artiste ou quelque chose de la société.

{Alors, on retrouve l'art occupé à échapper à sa propre misère ou egocentrisme, pour trouver financement et motivation.}

{Une autre assistante blanche, dans sa sénescence active et joyeuse, répond :}

La beauté doit me surprendre. Le beau est dans la surprise. Aujourd'hui, ici, j'ai expérimenté trois surprises agréables en 15 minutes... de ma vie.

[Je me sens flatté parce que je suppose que la dernière et plus précieuse surprise de l'expo a été cette mini-interview, interprétée par un « Don Quichotte de la belle figure », avec sa barbiçette coiffée et son visage acéré].

{Une représentante d'une association turque de femmes turques de Gand dit avec un bonheur sincère :}

La beauté est partout [dans les musées, y compris ??!], y compris dans les choses



banales [dans les musées bien aussi]. Aussi bien dans le domaine plastique que dans la vie quotidienne. Surtout dans la lumière du café [à la tasse]. Mmmh. La force de la lumière.

Le sentiment peut être beau aussi ?

Aussi, mais pour moi c'est plus difficile à décrire. Je suis la coordinatrice des événements.

La beauté des événements ?

Un beau fond fait briller la forme.

La beauté d'un organisme ou d'une organisation, comment la découvrir ?

Les gens qui sont à l'intérieur, qui participent, créent la beauté de l'association. Comment faire le portrait d'une association ? L'organigramme suffit-il ? N'est-ce pas le logo ?

Non. Ou peut-être oui. Il est nécessaire de discuter des signifiants à visualiser. {Je parle du portrait artistique d'une association. Je parle égoïstement, comme quelqu'un qui rêverait d'un nouveau projet sur mesure}.

S'épamourir

{Une amie est sincère et souriante. Elle prend la question à sa manière : elle place son monde au centre.}

La vieillesse, je la trouve difficile. Nous maintenons les gens vivants un maximum de temps. C'est un facteur économique aussi. Comme la vie dans une résidence ou un home est très chère, ça donne du travail aux jeunes. Il y a beaucoup de vieux. C'est difficile de ne pas pouvoir mourir, la vie est belle si tu peux rester à la maison avec ta famille, faire tes trucs, mais maintenant...

Il y a beaucoup de gens très seuls et dépressifs. Actuellement en Belgique. Où est la beauté de cette solitude ?

Avant, les personnes âgées restaient en famille, s'occupaient des enfants, tricotèrent, se rendaient utiles, avec une fonction sociale. Aujourd'hui non.

Elles sont seules, se sentent inutiles. Déconnectées de la société.

Seulement avec des professionnels et des machines pour s'occuper d'elles. [La quadrature du cercle : humaniser la professionnalité ou professionnaliser l'humanité. Voir la maquinalisation de l'humanité ou bien la humanisation de la mecani-ville].

Je peux rester chez moi, et si je ne peux pas, il vaut mieux mourir.

Il y a beaucoup de personnes âgées qui n'aiment pas aller dans des résidences, à l'asile. Elles veulent mourir chez elles. Je veux toucher mes plantes, accéder à mon atelier, à mes affaires, à ma maison.

Si je ne peux rien donner de plus à mes amis...Mais à la résidence, je n'ai pas d'amis. Les amis meurent et s'en faire de nouveaux est difficile. Et pour la famille, c'est très pesant et coûteux. Rendre visite [Quelle ingratitude : « Cria cuervos y te comerán los ojos »].

Des alternatives ?

Je ne sais pas. Les enfants veulent travailler beaucoup plus longtemps. Le travail occupe beaucoup de temps de la vie. Les activités et tout.

En plus, il y a **beaucoup de maladies dans la vieillesse. Des gens qui ne peuvent pas rester seuls, qui ont perdu la tête.**



Il existe des communautés d'anciens, qui vivent ensemble et se répartissent les tâches domestiques, se soutiennent mutuellement. Ils ne se sentent pas inutiles et assistés par des professionnels.

Humour : ils font du volontariat mutuel.

Ils ont aussi des problèmes de cohabitation. Il y a un film français sur le sujet : le père âgé avec un fils. Le père ne veut pas aller en résidence et ils font donc un projet de vie commune. Mais que vont-ils faire ? Ils finissent par trouver une alternative.

Les résidences ne sont pas seulement chères, leur qualité est aussi mauvaise, parce qu'elles manquent de personnel. L'aide professionnelle consiste à aller aux WC et à d'autres choses physiques. Mais il manque des professionnels pour écouter, parler, jouer... Mmmh. Tant de choses si importantes ! Il y a des volontaires qui se chargent de donner de l'affection, du contact. Il y a quand même des **activités de groupes. Les participants sont occupés, oui, mais tristes !** Il manque à ces activités le facteur affectif et il manque un

équilibre entre les âges :

Je me souviens d'une fois, avec 7 vieux et 5 jeunes, les choses étaient très animées, il y avait une autre dynamique. Mais avec 10 vieux, ou 20 vieux, et un jeune, ouf ! quelle différence !

Beaucoup d'activités, mais sans temps pour la communication affective. Il n'y a pas assez de personnel (heureusement, l'affection ne s'achète pas). [Apprendre à mourir n'est pas le même que se sentir de plus en plus vivant, sorry].

Je suis allé dans une résidence dans laquelle c'est encore pire. C'est une question d'argent. **Un week-end, 90 anciens pour un seul travailleur. Il y a beaucoup d'anciens qui ne se lavent pas le week-end.**

Les prix ? **Un minimum de 3000 € par mois. Une bonne affaire [une beauté comptable incomprise]. Une affaire privée et publique. Côtée en bourse.** Tapez sur Google « Résidences pour seniors ».

S'enfooteiller

La beauté dans le style belge : Les embouteillages. Il y a des alternatives, belles et belges aussi, aux embouteillages ? On peut aller sur l'autoroute en vélo électrique. C'est comme une moto qui peut atteindre les 125 km/h. Je travaille de manière dispersée, j'ai 100 km de route pour aller au boulot et les embouteillages me font perdre du temps et des clients. [Tu as essayé un revenu complémentaire..., disons... le sexe téléphonique ?]

Je suis fatiguée de ces maudits embouteillages.

C'est trop loin à vélo. Et dangereux.

Mais en moto... ça pourrait aller. Et le mauvais temps ? {, oops le trouble-fête. Elle fronce les sourcils}. Je voulais un permis pour une moto plus grande, mais 125 km/h, c'est pas mal.

Il y a des trajets alternatifs à l'autoroute en Belgique ? L'autoroute n'est pas obligatoire. Mais elles sont plus longues. 120 km au lieu de 100... Mamma mia.



Il y a un accident {, elle sous-titre la scène}. Si les gens pouvaient discuter les uns avec les autres dans les embouteillages, une solution ne pourrait-elle pas être trouvée ? Dans une demi-heure de frustration partagée, peut-être faire la route ensemble le lendemain ? Partager la voiture. Ça se fait déjà. Mais moi, j'insiste, veux dire pour les gens qui se rencontrent dans la frustration des embouteillages (sport belge).

Je crois que non. Entre des gens que je connais, c'est difficile de partager une voiture.

Il faut le faire, mais il y a des barrières, comme... la méfiance ?

Gênalités et l'usurpation de la narrateurité

Regarde, un accident. Je te l'avais dit.

{À la radio, ils parlent de fluidité du trafic}.

{Proposition de type « la technique arrange tout » :} Une application sur le tableau de bord de la voiture. Une application qui montre l'état du trafic dans les environs. {Donc, Culture Zéro devient ainsi le nid pour un poulain brevet}

Si je veux plus de clients, je dois être en sûre d'arriver à l'heure aux rendez-vous.

Outre la vente de motos [le silence nous étouffe], la vente de méditations pour conducteurs dans les embouteillages est un sport prometteur en Belgique.

{Une proposition de type « sociocratie » :} « **Mettez une douzaine d'adolescents autour de nachos et de coca cola et, peut-être, ajouter à la recette un bon facilitateur et en deux ou trois sessions, ils auront à coup sûr résolu les problèmes d'embouteillages en Belgique** ». « Ah bon, alors tout le monde résout les problèmes ! » {Un covoyeur clandestin, un homme d'État, s'exclame ; il était planqué à l'arrière et écoutait tout}.

[La beauté de l'innovation. Il n'y a pas de barrière pour l'imagination].

{Elle a déjà longtemps déconnecté de la conversation [abstraite]}.

Tu me monologues, toi {, je lui reproche ou « bref » : je narrateur partisanement}. Tu vois comment moi je t'écoute ? , **Quoi ?!** , Je vois que tu ne m'écoutes pas. , **Alors tu explores mon profil inexpressif ; donc, tu spiones en vain mes pensées lointaines** , Interdiction de d'usurper la narrateurité.

À lire sur notre site:

David Trembla, déclaration d'artiste

www.culturezero.be

CODE: La Déclaration





